

Jardin du plaisir

Federico Reichel

un énoncé théorique

suivi par

Paola Vigano

Elena Calafati

- *un essai*
- *la carte des chronotopes*
- *le film*

<https://vimeo.com/902559179>



Fig.1
Kohei Yoshiyuki
Untitled (Plate 15),
Tokyo, 1973

<i>Introduction</i>	4
<i>Troisième nature</i>	6
<i>Chronotopes</i>	20
<i>Cruising</i>	22
<i>Interviews</i>	26
<i>Conclusion</i>	33
<i>Références</i>	35

Introduction

Le jardin est un lieu autre. S'il est la première forme de domestication du territoire, il est aussi un lieu de refuge.¹ Qu'il soit nommé *hétérotopie*, *tiers-paysage*, ou *troisième nature*, le jardin continue d'exercer une fascination par sa nature ambivalente : son contour dessine à la fois un lieu de contrôle et de liberté.

Dans cet essai, j'observe une pratique marginale, le *cruising*, et surtout le *lieu* de *cruising*, appelé aussi lieu de drague. Ce contre-espace défie l'espace public normé. Comme à l'intérieur du jardin, à l'intérieur du lieu de drague il existe d'autres lois. Ces territoires prennent place dans les recoins de la ville : toilettes publiques, chantiers abandonnés, cimetières et parcs. Ces lieux ne figurent pas sur une carte, ils n'ont pas de nom. De lieux souvent ingrats, malmenés, à l'abri des regards.

Je choisis d'étudier le jardin des Tuileries, lieu de pouvoir durant le jour, devenant la nuit un des plus hauts lieux de drague de Paris. Cet essai propose une relecture du jardin des Tuileries en révélant son côté marginal. Si le lieu de drague est un jardin, peut-il acquérir une identité et devenir un sujet dans l'étude des villes ?

Cette recherche se compose d'un film et d'un essai écrit en trois parties : une approche historique du jardin (*troisième nature*) ; une carte des spatialités et temporalités (*chronotopes*) ; un regard sur le lieu de drague, suivi d'interviews (*cruising*).

Le film est une exploration du site, pour comprendre les dimensions du lieu, ses mouvements et ses différentes lumières, depuis l'intérieur. Ce lieu étant très fréquenté, il est nécessaire de capter la vie dans le jardin.

¹ Pier Vittorio Aureli, Maria Shéhérazade Giudici, "Gardens: a Concise History," Accatone - Magazine of Architecture 6 (2019): 216.



Fig.2
Jardin du plaisir
Capture du film, 01'19''
2023

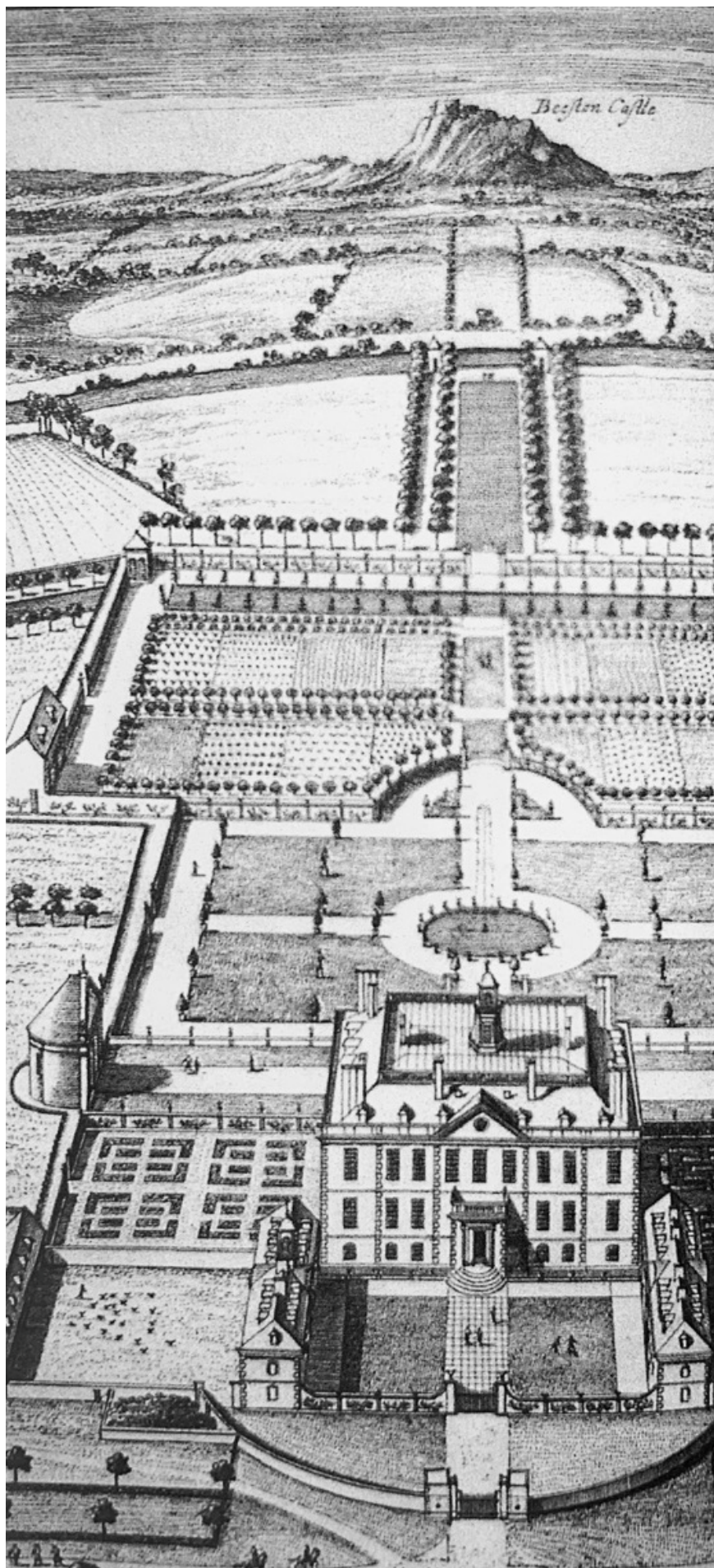


Fig. 3
Détail d'une gravure de
Johannes Kip d'après
Leonard Knyff dans le
*Nouveau Théâtre de la
Grande-Bretagne*
1715-1717

Troisième nature

Premières approches du jardin

Qu'est-ce que le jardin ? L'encyclopédie Universalis de 1968 nous explique que «étymologiquement, un jardin est un enclos, un endroit réservé par l'homme, où la nature est disposée de façon à servir au plaisir de l'homme»². Une définition plus récente, peut-être à l'attitude moins sévère, est donnée par le jardinier Gilles Clément, en 2020 : «On dit aussi que c'est un paradis. C'est certainement quelque chose qui rend heureux. L'enclos, c'est le premier jardin de l'histoire qui s'est créé lorsque les premiers peuples se sont sédentarisés. La première importation. C'est le premier lieu de brassage planétaire, des rencontres d'espèces venant de partout.»³ En effet, dans les différentes tentatives pour définir ce qu'est le jardin, l'enclos revient de façon récurrente. John Dixon Hunt, dans son ouvrage *L'art du jardin et son histoire*, développe l'idée d'un espace autonome. Il mentionne l'expression *troisième nature*, une nature qu'il distingue des deux autres.

Selon Hunt, la première nature est la wilderness (nature à l'état sauvage) : des lieux vierges, intacts, sans l'entremise de l'humain. « Les montagnes élevées (sans funiculaire), le désert (sans safaris organisés) ou l'océan (sans l'avion) »⁴ seraient des exemples de cette première nature. La seconde, *altera natura* (l'autre), est dérivée de la première. C'est ce qu'on appelle couramment « campagne » ou « paysage », les champs agricoles, les cultures, les infrastructures qui s'étendent autour des villes. Enfin, la troisième nature est le jardin, ou l'art du jardin, à l'ambition de mimer les deux autres.

Hunt insiste sur les vues de jardins de l'époque baroque, des dessins en plan, à vue d'oiseau, qui représentaient les trois natures juxtaposées. Ces vues étant dessinées avant l'invention de la montgolfière, elles n'étaient donc pas des relevés, mais des idées, des imaginaires. Ces vues étaient alors répandues dans toute l'Europe au but de célébrer l'art des jardins, qui se trouvait au premier plan.⁵ Longeant un axe central, on représentait ensuite au second plan la deuxième nature, et finalement, au fond, le territoire « sauvage » (*Fig. 3*).

Si l'on observe une gravure plus ancienne, aux Jardins des Tuileries à Paris (*Fig. 4*), on retrouve les trois natures dont parle Hunt. Toujours au premier plan, les broderies des

² *Encyclopaedia Universalis*, Vol.9, (Paris : Encyclopaedia Universalis France, 1968), 395

³ Gilles Clément, *Jardinier et écrivain - le beau dans les jardins*, interview par Hélène Aguilar, *Où est le beau*, 9 avril 2020

⁴ John Dixon Hunt, *L'art du jardin & son histoire* (Paris: Éditions Odile Jacob, 1996), 29

⁵ *Ibid*, 31

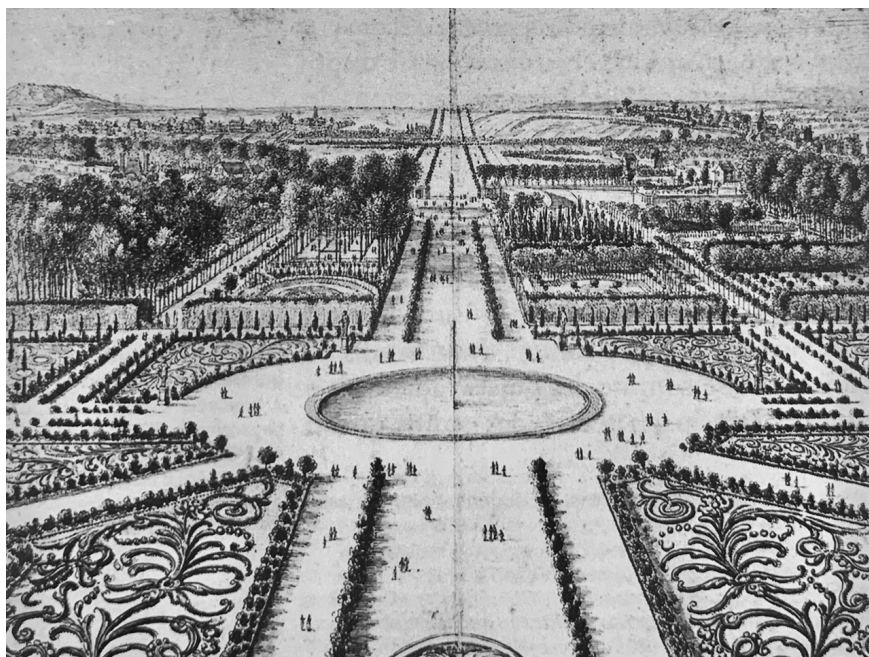


Fig. 4
Détail d'une gravure de
Israël Sylvestre,
Le Jardin des tuileries,
ca 1660

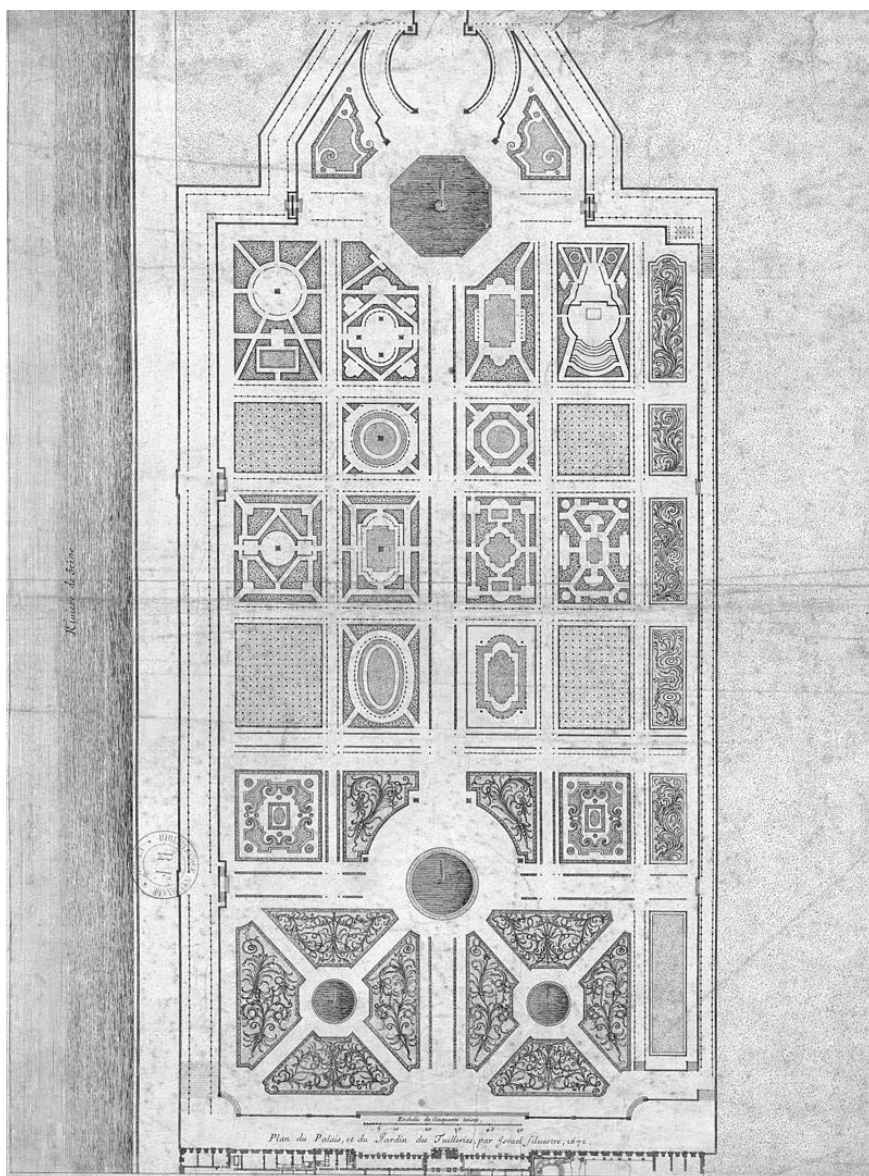


Fig. 5
André Le Nôtre,
Plan des Tuileries,
1664, tiré de *L'Archi-
tecture françoise*, J.-F.
Blondel, 1756 (le plan
est publié à 90° dans le
sens horaire)

parterres sont situées dans la partie du jardin la plus proche du palais des Tuileries, c'est le degré le plus haut de sophistication de l'art du jardin. La perspective est prononcée et donne une place importante et un focus à cette troisième nature – plus de deux tiers de la composition – c'est bien entendu le sujet principal. Mais en remontant l'axe central, on entrevoit les deux autres natures, un espace qui ressemble à des cultures, des vergers et des bosquets progressivement plus denses, pour finir avec des plaines dessinées avec peu de détail. Par effet de perspective, la voie centrale s'échappe vers le point de fuite, suggérant une continuité infinie, vers des terres inconnues. Dans *l'Architecture de la voie*, Éric Alonzo raconte comment André Le Nôtre a créé une ouverture paysagère aux Tuileries. La voie centrale s'ouvre dans l'axe longitudinal et se prolonge au-delà des limites du jardin, à travers les campagnes (*Fig. 5 et 6*). Il affirme : «La route est ainsi appréciée pour le confort qu'elle assure au déplacement comme pour la vue qu'elle organise sur le paysage.»⁶ L'allée permet donc de mettre en ordre les différentes échelles – le jardin et le grand paysage. Cette vue nous offre une compréhension totale, et crée une nouvelle continuité qui englobe les trois natures, sans pour autant défaire les frontières du jardin, *l'enclos*. Au contraire, par contraste, le jardin exprime sa domination sur la *wilderness*.

Pour l'instant, les premières approches du jardin paraissent allègrement anthropocentrées. Sans conteste, le jardin est construit de toutes pièces par l'humain. Mais ce qu'il est important de retenir, c'est qu'il est un espace défini, à l'intérieur duquel on peut s'abandonner à nos imaginaires. La multiplicité du jardin se révèle dans les différentes images que chacun.e peut se créer. En effet, le jardin n'est pas une reproduction mais bien une représentation des deux autres natures de Hunt, fonction de mimétisme sur laquelle nous reviendrons plus tard.

S'il existe une triade pour définir le jardin avec les trois natures, Gilles Clément parle ici d'une autre triade : le *paysage*, l'*environnement* et le *jardin*. Le *paysage* serait l'espace qui nous entoure que l'on peut visualiser les yeux fermés. C'est ce que l'on garde en mémoire après avoir cessé de regarder. Le *paysage* est subjectif et n'a pas d'échelle. Il y aurait donc autant de *paysages* que d'individus. L'*environnement*, au contraire, est objectif. Il est défini par tous les différents outils scientifiques, des paramètres, des unités universelles (ph, taux de pollution, biodiversité, etc.). Le *jardin* serait alors entre les deux : «Il ne se réfère à l'*environnement* que pour y établir les règles heureuses du jardinage, et au *paysage* pour les seules raisons qu'il ne cesse d'en créer.»⁷ Après l'approche scientifique nécessaire, le jardin l'annule ou la contredit, par ses soudains étonnements, incertitudes, par le fait de se réinventer infiniment. Pour Clément, il s'agit donc d'un enclos qui protège, qui garde le lieu précieux, le territoire apaisé de la rencontre entre l'humain et la nature.

⁶ Éric Alonzo, *L'Architecture de la voie* (Marseille : Éditions Parenthèses, 2018), 111

⁷ Gilles Clément, *Jardins, paysage et génie naturel* (Paris: Collège de France/Fayard, 2012), 24

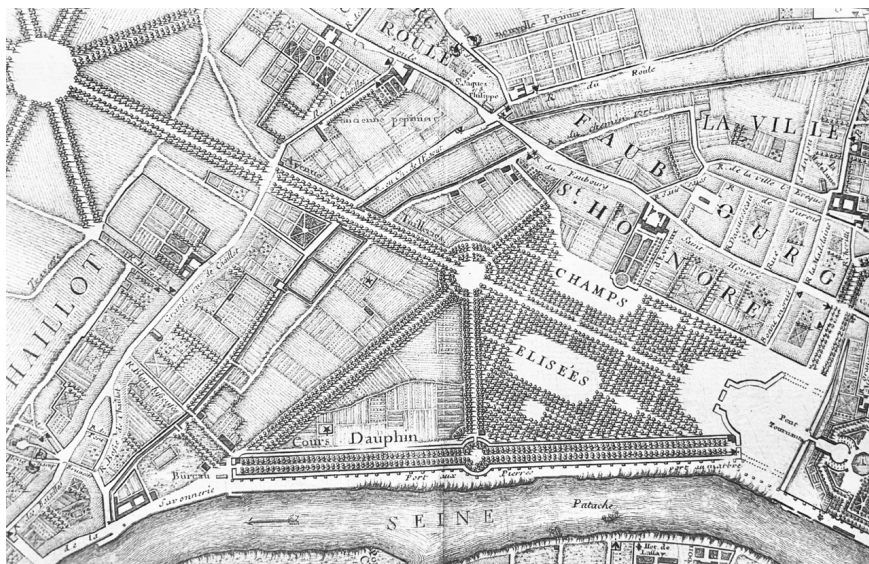


Fig. 6
J. Delagivre,
Neuvième plan de Paris. Ses accroissements sous le règne de Louis XV, l'étendue de la ville et des faubourgs, 1733

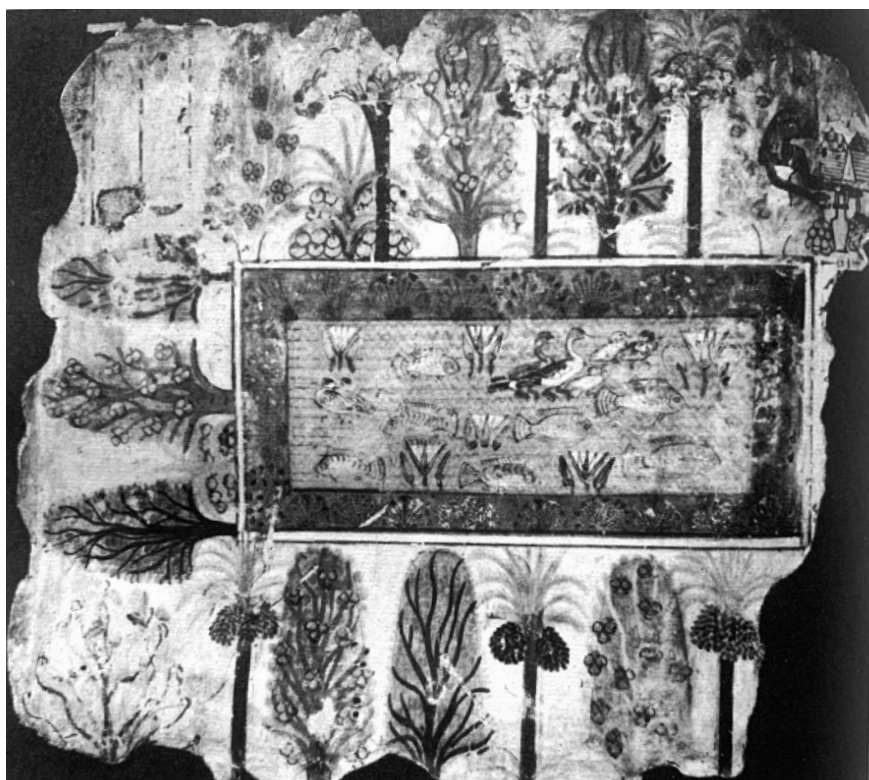


Fig. 7
Détail d'une peinture murale provenant d'une tombe de Thèbes. Art égyptien de la XVIII^e dynastie. British Museum, Londres

La réflexion féconde de Clément, rejoint le jardin utopique de Michel Foucault. Ce dernier évoque la signification ancienne du jardin, celle de représenter tous les éléments du monde, que l'on retrouve dans le dessin des tapis persans : « Le jardin est un tapis où le monde tout entier vient accomplir sa perfection symbolique et le tapis est un jardin mobile à travers l'espace »⁸. Les jardins perses étaient appelés *paradis*, d'ailleurs l'origine du mot est perse. On illustre aussi cette idée dans un jardin égyptien du second millénaire av. JC., que l'on nomme «jardins des délices» (Fig. 7). On observe la culture des figuiers, des palmiers et des sycomores qui apportent de l'ombre. Un réseau de canaux entretient la végétation et termine dans le bassin central, où vivent ensemble les oiseaux et poissons, le papyrus et le lotus.⁹ Selon Foucault, les jardins sont des *hétérotopies*, c'est-à-dire des espaces autres, des contre-espaces. C'est aussi « des utopies qui ont un lieu réel, précis, que l'on peut situer sur une carte »¹⁰. C'est une des caractéristique fondamentale du jardin, celle de pouvoir contenir tout un monde à l'intérieur duquel on se sent ailleurs.

En parcourant les trois natures, Hunt tente d'expliquer comment l'art du jardin exprime ce pouvoir, par la représentation et l'imitation. Les jardins semblent imiter la deuxième nature, en utilisant et raffinant les systèmes agraires existant. Par exemple, la subtile irrigation et l'ornementation des bassins seraient une version formelle des canaux d'épuration aux Pays Bas.¹¹ Quant à la première nature, il est évident qu'elle est source d'inspiration : «Les éminences représentent des montagnes, les espaces vierges ou les labyrinthes sont des imitations paysagées de la forêt vierge non médiatisée, les berceaux ou charmillles sont le symbole de clairière ou de sentes dans la forêt, [...] les jardins représentent les arcs-en-ciel, les tempêtes, les pluies d'orage et autre météores artificiels (c'est-à-dire les feux d'artifice), et les mécanismes hydrauliques (les fontaines) peuvent imiter le mouvement et le pépiements d'oiseaux, satyres et autre créatures [...]».¹²

Le labyrinthe, 1575

Au Jardin des Tuileries, le labyrinthe est le lieu qui nous suit durant toute cette recherche. Nous voyons comment il est vécu, encore aujourd'hui par les parisiens, comme un lieu d'utopie ou en tous les cas comme une *hétérotopie*, pour reprendre les mots de Foucault. Par ses dimensions et sa géométrie sophistiquée, la spatialité du labyrinthe devient un sujet, elle acquiert une dimension architecturale. En effet, le labyrinthe est une construction de murs (végétaux), avec une hauteur et une épaisseur constamment

8 Michel Foucault, *Le Corps utopique, Les Hétérotopies* (Paris: Lignes, 2009), 25

9 *Encyclopaedia Universalis*, Vol.9 (Paris : Encyclopaedia Universalis France, 1968), 396

10 Michel Foucault, *Le Corps utopique, Les Hétérotopies* (Paris: Lignes, 2009), 23

11 John Dixon Hunt, *L'art du jardin & son histoire* (Paris: Éditions Odile Jacob, 1996), 36

12 Ibid, 40-41

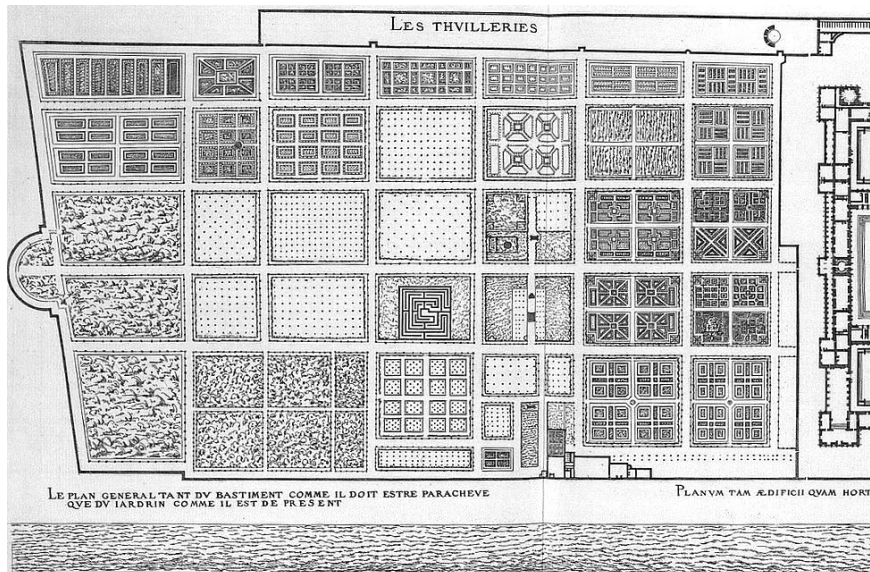


Fig. 8
Jacques Androuet du
Cerceau,
Plan des Tuileries (dé-
tail), 1579, gravure ti-
rés des Plus Excellents
Bastiments de France,
Gilles Beys, Vol. 2
1576-1579

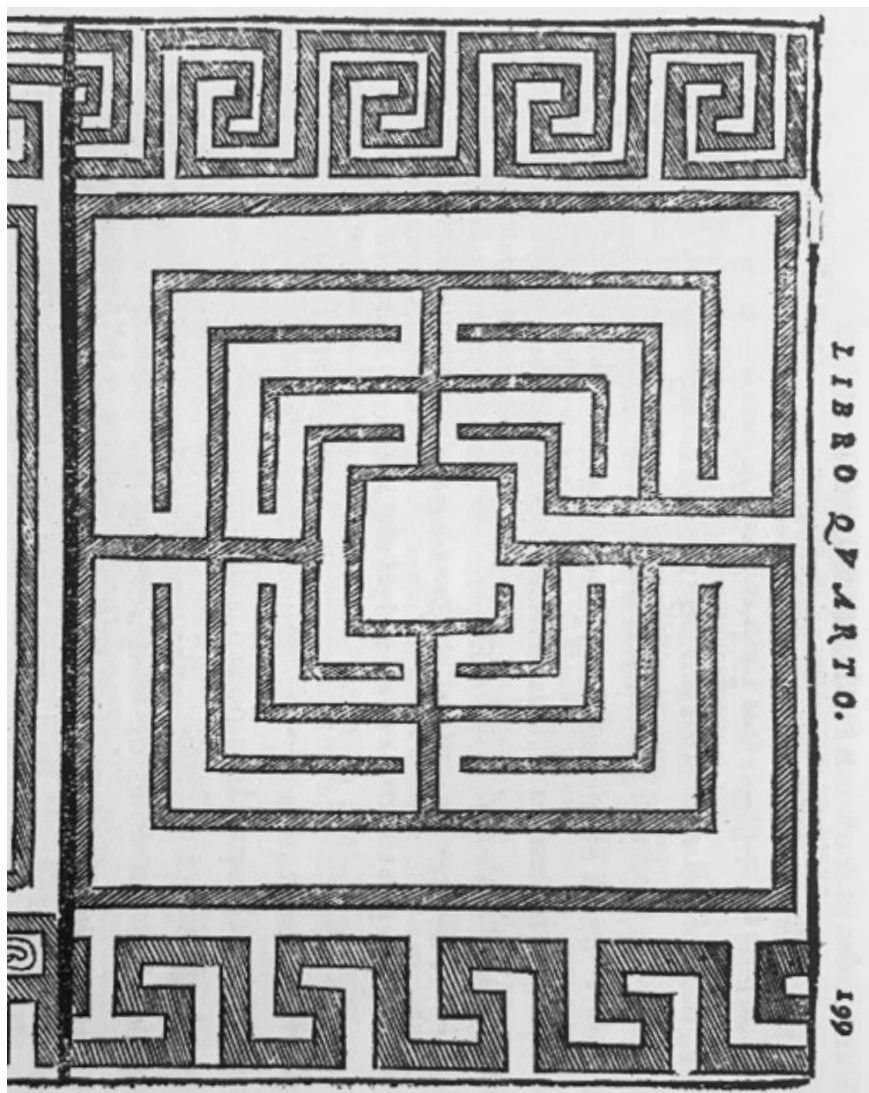


Fig. 9
Sebastiano Serlio,
Modèles de labyrinthes,
1537, gravure tirée de
*Tuttel'opere d'archi-
tettura, et prospetive*,
Venis, Giacomo de'
Franceschi,
1619

entretenues.

Dans le premier plan du Jardin des Tuileries de l'époque de Catherine Médicis, publié en 1579 (Fig. 8), on trouve le labyrinthe dans l'une des cases divisées par les voies longitudinales et transversales. Il a probablement été inspiré par le modèle de Sebastiano Serlio (Fig. 9), ayant écrit l'un des manuels les plus consultés en Europe concernant l'architecture.¹³ Plusieurs historiens racontent l'histoire de ce jardin à cette époque. On relève ces témoignages : « Le labyrinthe, appelé Dédalus – par analogie avec celui de l'île de Crète – était constitué par un fouillis de petites allées bordées de palissades faites de cerisiers infléchis et serrés de façon à former une muraille de verdure impénétrable aux regards. On le signale comme très fréquenté par les amants, précisant que si ces cyprès pouvaient parler, ils nous apprendraient quantité de jolies petites aventures qu'on ne sait pas. Cette attraction venait en effet d'être importée d'Italie et constituait pour les Parisiens une nouveauté fort surprenante»¹⁴. Ou encore : «C'est un jardin très vaste et agréable, narrent, en 1575, des visiteurs suisses qui nous le représentent traversé, en son milieu, par une allée spacieuse que bordent, sur les deux côtés, des arbres élevés, ormes et sycomores, offrant leur ombre aux promeneurs. Un labyrinthe, produit d'un art achevé, se présente aux yeux : si vous entrez, vous errez dans le dédale de tours et retours et n'en sortez facilement ; vous y rencontrez des tables de verdure et de feuillage, des lits de repos, des bancs et autres commodités incitant aux choses mauvaises. Le texte latin de cette relation fait sans nul doute allusion aux couples d'amoureux qu'attirent les sinuosités cachées du labyrinthe.»¹⁵

Les descriptions de ce labyrinthe en 1575 nous permettent non seulement de visualiser cet espace, mais aussi de suggérer ce qui s'y pratique à l'intérieur. On remarque le soin avec lequel on mentionne les différentes espèces de végétation ainsi que leur degré de transparence et d'ombrage, et plus étonnamment, on indique des éléments comme les tables, les lits de repos et bancs. Il est évident que c'est un lieu dédié aux amants, c'est-à-dire un labyrinthe où l'on drague, où l'on séduit, où l'on fait l'amour. Kern Hermann nomme ce genre d'espace *labyrinth of love*, selon lui très en vogue entre 1550 et 1650.¹⁶ Ce genre était manifestement destiné à symboliser la complexité et l'ambivalence de l'amour érotique. Il passe en revue une série de représentations de cette époque (Fig. 10 et 11) qui illustrent les chasses des amants, les scènes de coquetterie, les étreintes.

Quelques siècles plus tard, de retour à Paris, on relève la réputation sulfureuse des jardins royaux, lieux d'amours interdits. Au XVIII^e siècle, le Palais-Royal, les jardins des Tuileries et du Luxembourg sont des enclos de libertés, due à l'impossibilité de la

13 Hervé Brunon, *Le jardin comme labyrinthe du monde* (Paris: Louvre/Pups, 2008), 73

14 Jacques Hillairet, *Le palais royal et impérial des Tuileries* (Paris: Éditions de minuit, 1965), 108

15 Marcel Poëte, *Au jardin des Tuileries* (Paris: Auguste Picard, 1924), 52

16 Kern Hermann, *Through the Labyrinth : designs and meanings over 5000 years* (Munich; New York : Prestel, 2000), 226



Fig. 10
School of Tintoretto,
Jacopo Robusti,
Labyrinth of love,
Venise, 1518-1594



Fig. 11
Andriaen van de
Venne?,
Siggnpost to marriage
from labyrinthe of
coquetry,
Delft 1589 - The Hague
1662

police d'y pénétrer.¹⁷ Cependant, un inspecteur nommé Framboisier, chargé des *sodomites et femmes de mauvaises vie* (personnes homosexuelles masculines et prostituées) aux Tuileries, inventait des stratagèmes pour pouvoir intervenir. En 1723, plusieurs récits témoignent comment l'inspecteur, se faisant passer pour un autre, se faisait aborder volontairement dans le cadre d'enquêtes : « [...] mandaté par la lieutenance générale de police, [l'inspecteur] se promena *dans les allées où vont ordinairement les sodomites*. On s'approcha de lui et on lui proposa de se retirer sous les ifs du jardin car le clair de lune s'avérait trop lumineux et le passage trop important pour s'adonner à des pratiques sulfureuses. Puis on exhiba son sexe et surenchérit en proposant au commis de la police un rendez-vous plus sûr le mardi suivant, dans la cour des cuisines du Palais-Royal. [...] »¹⁸

Le labyrinthe, 2023

Aujourd'hui, toujours aux Tuileries, c'est un autre labyrinthe d'ifs qui abrite un des lieux de drague les plus populaires de Paris. Il s'agit des buissons situés de part et d'autre de l'arc de triomphe du Carrousel (*Fig. 12*). Ils ont été plantés en 1995, lors de l'aménagement du projet du Grand Louvre, mené par François Mitterrand. Parmi les huit équipes de paysagistes qui ont participé au concours il y avait Gilles Clément et Bernard Lassus, mais c'est finalement la proposition de Jacques Wirtz qui a été retenue. Il est nécessaire d'observer le chantier du Grand Louvre, pour révéler la métamorphose de ce lieu. Quatre moments entre 1970 et 1996 nous font comprendre l'ampleur des travaux (*Fig. 13*) : la cour du Louvre, occupée par des voitures (1970), fut entièrement excavée pour préparer les nouveaux souterrains et les fondations de la Pyramide de I.M.Pei (1987), pour s'attaquer ensuite au projet paysager de Wirtz (1990), le chantier s'achevant pour dévoiler le paysage que nous connaissons (1996).

Ce qui est étonnant dans la réalisation de ces jardins, c'est la persistance de dessins classiques. Dans le site internet du Louvre, une description du jardin nous éclaire sur la question : « Un système de tertres et de labyrinthes fait oublier que ce jardin est aménagé sur une dalle, sous laquelle sont construits un centre commercial, des parkings et des espaces techniques. » Ce serait alors la volonté de conserver l'illusion du jardin *à la française*, malgré l'immense infrastructure commerciale cachée en-dessous. Ce n'est pas surprenant, le Jardin des Tuileries étant l'un des lieux les plus visités de Paris, 14 millions de visiteurs par an, venus célébrer le fameux patrimoine.

Le lieu de drague est une petite partie du parc, situé dans le fourmillement de la ville : les enfants sur les pelouses, les touristes, les gens qui lisent autour du grand bassin, les

¹⁷ Jan Synowiecki, *Paris en ses jardins* (Ceyzérieu : Champ Vallon, 2021), 331

¹⁸ Ibid, 335



Fig. 12
Bosquets et labyrinthes
de part et d'autre de
l'Arc du Carrousel,
photo aérienne,
2021

jardiniers, la police, les apéros entre collègues. Ainsi, coexistent différentes temporalités, diurnes et nocturnes. Aujourd'hui le lieu de drague est surtout actif à partir de 20h, avec une fréquentation croissante au cours de la nuit. Il y a cependant des exceptions, comme Guy Hocquenghem qui mentionne le « samedi après-midi » (p. 23). C'est précisément les situations spatiales qui pourraient permettre une étrange cohabitation, le lieu étant caché : les buissons taillés de telle manière, délimitent clairement des espaces clos, percés par endroits, comme des entrées et sorties qu'il n'est pas toujours évident de distinguer. Les haies d'ifs devenant des parois, elles varient entre 1,5 et 2 mètres de hauteur et permettent d'entrevoir ou de se dissimuler complètement. Les buissons peuvent faire jusqu'à 1m40 d'épaisseur, ce qui crée parfois de petites chambres à l'intérieur desquelles on peut entrer.

*

Le jardin des Tuileries et ses labyrinthes ont une longue généalogie de la drague dans les bosquets. Que ce soit à travers les récits ou les peintures, il est manifeste que la figure du labyrinthe est profondément enracinée au thème de l'amour sauvage. Aux Tuileries, ces pratiques illicites prennent place dans un jardin sans cesse rénové et remodelé. Même si le jardin est un chantier permanent, le dessin du modèle de labyrinthe de Sebastiano Serlio de 1619 (*Fig. 9*) semble persister. Alors, depuis quatre siècles, parallèlement à l'obstination des géométries labyrinthiques, subsistent les pratiques marginales, la drague dans les buissons. Aujourd'hui, sur une immense dalle piétinée par cinq mille personnes par jour, dans la cour du musée le plus visité au monde, se cachent des bosquets maigres subsistants sur une mince couche de terre. Étrangement, ce lieu est peu fréquenté, étant situé sur les abords, il est épargné du flux principal de la grande allée. Malgré son aspect fragile, le labyrinthe est un lieu puissant, c'est la *troisième nature* : une nature qui veut imiter une forêt vierge, où l'on se perd, où l'on développe nos sens, où l'on vit sa liberté.



Fig. 13
*Quatre moments de
la partie ouverte du
Jardin des Tuileries*
Photographie aeriene,
1970



1987

1990



1996



Chronotopes

Chronotope, littéralement *temps-lieu*, est un concept qui tient compte à la fois des dimensions spatiales et temporelles. Pour Sandra Bonfiglioli, le chronotope est «la matérialisation des temps naturels et sociaux dans l'espace urbain»¹⁹

Le jardin des Tuileries est fait de différentes couches de l'histoire de ses cinq siècles, tel un immense chantier. Mais sa densité est aussi formée par les différentes temporalités sociales au sein d'une journée. Le chronotope des Tuileries serait alors cette densité physique et temporelle. En d'autres mots, c'est l'enchevêtrement entre le bâti et ses statues de pierre, et le flux toujours changeant de la vie sociale. En vingt-quatre heures, une multitude de protagonistes viennent s'approprier, passer par, occuper cet espace. On *traverse* le jardin pour étudier à l'école du Louvre, on y *attend* parfois des heures pour entrer dans le musée, on s'y *promène* après la visite, on y *travaille* pour entretenir les buissons, on y *stationne* pour vendre de petites tour eiffel, on y *court* avec les chiens des grands hôtels, on y *roule* en taxi, on y *cruise*.

Chaque usage différent a sa façon propre de se mouvoir et se localiser dans l'espace mais il a aussi son horaire correspondant. La carte annexée à ce texte représente ces espaces-temps simultanément. Les *symboles* (flèches, points, etc.) désignent les usages et sont contenus dans le contour des bulles, qui définit la place qu'ils prennent dans l'espace, leur périmètre. La *couleur* des bulles représente les plages horaires des différents moments de la journée. Les couleurs chaudes (jaune, orange, rouge) sont pour les horaires plus matinaux. Plus les couleurs sont froides (violet, bleu, vert), plus elles indiquent les heures nocturnes.

Le bâti, en noir, est le dessin des façades qui forme l'enceinte du Louvre. C'est une muraille épaisse qui contient un mouvement continu. C'est aussi le cœur de la ville, un fourmillement qui se dilate et passe par les ouvertures des murs comme des artères. Sur la partie droite, la cour est entièrement minéralisée, elle est le socle de la pyramide autour de laquelle on circule. Séparé par la route – utilisée principalement par des taxis, bus et car de touristes – se déploie sur la gauche, le jardin des Tuileries. Le flux qui se dirige en sa direction passe par un rétrécissement, comme un entonnoir. Il traverse l'arc du Carrousel pour déboucher sur la grande allée, attirés par la vue de l'axe central – 8km de percée allant jusqu'à la Défense.

Les abords de la grande allée sont composés par les bosquets du labyrinthe et les buissons plantés en rayonnement. Ces éléments paysagers sont habités par des mouve-

¹⁹ Sandra Bonfiglioli, *Ville et temporalités urbaines*, Urbanisme, n°304, 1999, pp. 23-25.

ments différents. Si la cour et la grande allée sont surtout des lieux de passage, le jardin est un lieu où l'on reste un moment, un lieu que l'on s'approprie. Ces occupations de l'espace sont révélées par les bulles de couleurs.

Les deux coupes illustrent le monde souterrain, les parkings, le centre commercial, et l'entrée excavée du musée du Louvre. On remarque que le jardin vit grâce à une fine couche de terre sur dalle, ce qui dévoile son aspect factice, telle une reconstitution d'un ancien jardin, un trompe-l'œil.

Ce décor de labyrinthes est vécu principalement par les *cruisers* (représenté par la couleur verte). S'ils coexistent avec d'autres usagers en début de soirée, c'est grâce aux situations spatiales du labyrinthe. Les buissons sont comme des paravents, derrière lesquels on peut se dissimuler. Mais il faut rappeler que ce lieu est public, il est par définition destiné à tout le monde. C'est cette ambivalence qui définit le labyrinthe, un lieu à la fois visible et caché.

Un des aspects de cette carte est l'essai de dessiner le cruising, de lui donner une forme, une épaisseur ainsi que lui attribuer une temporalité. Cependant, même s'il semble contenu dans une bulle fixée sur le papier, il est mouvant, changeant, se déplace. Didier Eribon définit ces chronotopes : «[...] où et comment vivent ceux qui ne s'inscrivent pas dans la *norme* [...]» Ce qui caractérise les vies gays ou queer, ce serait plutôt la capacité – ou la nécessité – de passer constamment d'un espace à un autre, d'une temporalité à l'autre (du monde a-normal au monde normal et vice-versa).²⁰

Cette carte exprime la coexistence des différentes pratiques, et ainsi l'acte de placer le cruising au même niveau que les autres. C'est alors *un usage* parmi les usages. En effet, ce n'est pas un cas isolé, il fait partie intégrante de l'univers du jardin des Tuileries.

La carte est aussi un outil pour comprendre le contexte de ce lieu en quatre dimensions: les deux premières dessinent la grande plaine, la surface ; la dimension verticale dévoile les souterrains ; la dernière, le temps. Ce sont des informations, qui pour la plupart, ont été mesurées sur le site directement, en marchant dans le jardin. Dans un article de 1991, à propos du projet de Bernard Lassus pour les Tuileries, Hunt décrit ce lieu en utilisant ces quatre dimensions : « Les visiteurs des jardins se meuvent dans l'espace – et sont toujours capables de regarder autour d'eux, de trouver des vues bloquées puis réouvertes, de choisir entre la droite et la gauche, de monter ou descendre; [...] L'espace du jardin, soigneusement imaginé et articulé, correspond à l'espace mental. Les jardins sont un art quadridimensionnel: non seulement par la vertu du changement et du renouveau saisonnier, mais encore par la durée requise pour les traverser en chacun de leurs chemins, et en tous, est du temps dévolu à la connaissance de leurs trois autres dimensions.»²¹

20 Didier Eribon, *Retour à Reims* (Paris : Flammarion, 2010), 218

21 John Dixon Hunt, "Réinventer les jardins", *Le Jardin des Tuileries, Bernard Lassus* (Paris : Coracle Press, 1991), 53



Fig. 14
Kohei Yoshiyuki
Untitled (Plate 47),
Tokyo, 1979

Cruising

Le mot *cruising* est l'équivalent anglais de *drague*, il n'a cependant pas le même sens. La drague, l'origine du terme étant l'acte de pêcher dans la mer, suppose d'attraper une chose *invisible*. Tandis que le *cruising*, venant de *to cruise* (croiser), désigne le *croisement à vue* de navires en mouvement. Autre différence, les deux verbes n'ont pas le même complément : draguer une *personne*, faire du *cruising* dans un *espace*. On drague *quelqu'un* dans la rue, alors que l'on *cruise dans la rue*, à la recherche de *quelqu'un*.²²

Pour une première approche de ce qu'est le *cruising*, nous nous référons à une série d'écrivains : de Marcel Proust à Didier Eribon plus récemment. En 1921, Proust écrit *Sodomite et Gomorrhe*, où il introduit peut-être une des premières scènes de *cruising* dans la littérature. Il décrit la rencontre de Julien et Charlus au caractère miraculeux, en utilisant la métaphore de la fécondation de la fleur par un bourdon. Guy Hocquenghem, dans *Le désir homosexuel*, fait référence à ce passage, pour raconter une scène de *cruising* aux Tuileries : « [...] là où le désir agit, il n'y a plus de place pour l'imaginaire. La comparaison de la rencontre entre Julien et Charlus à celle du bourdon avec la fleur traduit pour Proust ce branchement immédiat si étranger au fonctionnement social. [...] La machine de drague se moque bien des noms et des sexes. La dérive où toutes les rencontres deviennent possibles, c'est le moment où le désir produit sans culpabiliser. Et quiconque a assisté à l'étrange ballet d'un lieu de drague homosexuelle, tel que le jardin des Tuileries un samedi après-midi, ressent profondément la définition proustienne de l'innocence des fleurs ».²³ Hocquenghem évoque les rondes de *cruising* comme des chorégraphies où les hommes marchent en silence. Le rythme est continu, soudainement arrêté, puis il reprend. Ici, c'est le langage du corps qui est célébré. Le marcheur cherche les hommes disponibles. Le stationnaire, lui, peut accrocher le regard du marcheur. Tant qu'il n'y a pas d'accroche, la marche est régulière.²⁴ Le *cruising*, comme dans sa nature étymologique, est lié à la dimension spatiale, engageant le corps. C'est le jeu des distances, au but ultime de réduire les intervalles d'espace et de temps. Le *cruising*, ce n'est pas tant le sexe, c'est ce qui vient avant, c'est la quête, le désir.

Aujourd'hui les lieux de *cruising* sont principalement vécus par la communauté homosexuelle masculine. Ils résultent de la difficulté et de la nécessité de pouvoir vivre son désir dans l'espace public (et privé) de la société hétéro-normative. Ce sont des lieux

22 Emmanuel Redoutey, *Drague et cruising*, EchoGéo, 11 avril 2008, <https://doi.org/10.4000/echogeo.3663>

23 Guy Hocquenghem, *Le désir homosexuel* (Paris: Fayard, 2000), 149-150

24 Bruno Proth, *Lieux de drague* (Toulouse: Octarès Éditions, 2002), 240

généralement cachés, prenant place dans les recoins de la ville. À l'inverse des saunas, bars, et autre lieux de sociabilité gay, ces lieux sont ouverts et gratuits. On pense parfois que les rencontres en ligne pourraient remplacer le cruising, mais elles impliquent la nécessité de recevoir chez soi ou dans un café, de trouver un lieu. Le cruising, lui, a déjà son propre lieu.

*

Malgré le fait que les lieux de cruising soient cachés, ils occupent l'espace public et la répression homophobe vient régulièrement s'imposer en eux, que ce soit la police elle-même, ou des groupes organisés. Dans *Retour à Reims*, Eribon partage une de ses expériences dans les années 1970 : « Un jour que je marchais, peu de temps après mon installation à Paris, dans la partie ouverte du jardin des Tuileries, qui était l'un des lieux de drague où j'aimais aller à la nuit tombée et où il y avait toujours beaucoup de monde, je vis arriver de loin un groupe de jeunes gens aux intentions malveillantes évidentes. Ils s'en prirent à un homme âgé, qu'ils se mirent à malmener en le rouant de coups de poings et, quand il fut tombé à terre, de coups de pieds. Un car de police passait sur l'avenue qui, à cette époque, bordait le parc. Je l'arrêtai en criant à ses occupants : *Quelqu'un se fait agresser dans le jardin !*. Ils me répondirent : *On n'a pas de temps à perdre pour des pédés* », et continuèrent leur route ». ²⁵ Dans les années 1980, on relève un nombre important d'agressions de ce genre, surtout dans la presse indépendante comme l'hebdomadaire *Le Gai Pied* – l'origine de cet hebdomadaire étant d'ailleurs en grande partie due à l'engagement de Foucault. Dans l'extrait de l'article ci-contre (*Fig. 15*) on lit comment le jeune homme de 26 ans s'est fait poignarder dans le dos aux Tuileries, et comment « l'agence France-Presse a refusé de communiquer l'information ». Dans ce chapitre, les interviews qui suivent témoignent d'une violence qui est toujours présente dans les lieux de cruising (l'histoire de Camilo, p.26). Il est important d'insister sur ce sujet pour comprendre que des agressions et meurtres persistent, tout en restant dans l'ombre. Eribon résume : « Les lieux gay sont hantés par l'histoire de cette violence : chaque allée, chaque banc, chaque espace à l'écart des regards portent inscrit en eux tout le passé, tout le présent et sans doute le futur de ces attaques [...] Mais rien n'y fait : malgré tout, [...] on revient sur ces espaces de liberté. » ²⁶

²⁵ Didier Eribon, *Retour à Reims* (Paris : Flammarion, 2010), 219

²⁶ Ibid, 221

**Faites
la
fete...**

GAI PIED

AVRIL 1981 • N° 25

**...au Palace
le
13 avril**

J'étais là

Le 21/2/81. Il est 0 h30. Le jardin des Tuileries est presque désert. Quelques ombres traînent... La drague. Des mecs rugissent. C'est vendredi. Le 20. Je lui dis : « Je te laisse, je vais faire un tour. » Peu après, je reviens et je le retrouve en compagnie d'un autre homme. Je lui parle, mais il semble qu'il ne m'écoute pas. Il semble fixer quelque chose, puis il me dit : « L'as remarqué, les types qui cavalent là-bas ? ». Soudain, une femme s'approche de nous et demande : « vous n'auriez pas vu mon chien ? ». Nous lui répondons par la négative et l'un de mes amis dit : « il est peut-être dans le jardin ». Son visage pâlit : « je ne veux pas y aller seule, j'ai peur car une bande de voyous a laissé un mec sur le carreau... » Choqué, je traverse la rue où déjà j'aperçois deux personnes dont l'une semble couchée sur l'autre. Soudain, quelque chose ressemblant à un liquide reflète la lueur blafarde des lumières de la ville. Je m'approche, et m'apparaît alors l'horreur d'un homme qui gît sur le trottoir. Son corps ressemble à une masse inerte. Un gay essaye de lui faire du bouche à bouche tandis que le sang s'écoule de son crâne sur le macadam. 30 minutes plus tard les « flics » arrivent. Mon ami s'enqu Coast avec le chauffeur. Une copine crie : « attendez le SAMU, il est intraversable !!! » Une demi-heure après le SAMU arrive. Il est 1 h 45, un péde vient de rendre l'âme lardé de coups de couteau. Qui s'en soucie ? Et si nous ne faisons rien, que va-t-il advenir de nous ? Les « agents de la force publique » nous protègent si bien... Que cette lettre soit publiée ou non, veuillez tout de même observer une minute de silence pour un garçon qui avait à peine vingt-six ans et qui est mort, victime de la stupidité



Photo « Rouge » (D.R.)

Philippe Martinot, un jeune homosexuel de 26 ans, a été tué à coups de couteau dans le dos dans la nuit du 20 au 21 février, aux Tuileries, par un groupe d'agresseurs, alors qu'il tentait de secourir un autre homosexuel lui-même attaqué. Cette agression tragique a été connue grâce au répondeur téléphonique du CUARH auquel se sont adressés plusieurs témoins de ce crime. L'Agence France-Presse, en effet, a refusé de communiquer l'information et les quelques journaux qui ont donné un écho de l'affaire ont été directement avertis par le CUARH.

Une manifestation silencieuse au cours de laquelle une gerbe de fleurs a été déposée sur le lieu de l'assassinat a réuni 300 personnes le vendredi 27 février. Une inscription a été peinte sur le sol rappelant en passant qu'à cet endroit a été assassiné un jeune homme victime du « racisme anti-homosexuel ». Un court défilé s'est ensuite déroulé rue de l'Echelle puis rue St Anne avant de se dissoudre au Palais Royal (lire ci-dessous). □

Des crimes comme celui dont a été victime Philippe Martinot, il s'en produit, hélas, de semblables chaque semaine en France. Tus pas les familles, l'entourage et la presse, camouflés, déguisés en faits divers crapuleux, ils ne parviennent pas jusqu'à nous la plupart du temps. Il a suffi que des témoins de ce crime abominable se décident à parler pour que se manifeste et s'organise une dénonciation ouverte des agressions permanentes et

parfois tragiques dont sont victimes les homosexuels sur les lieux de drague. Le premier réflexe, passée l'horreur, est celui de la révolte et de l'indignation. 300 personnes, c'est peu, en ont témoigné en se rassemblant aux Tuileries. Elles voulaient, comme elles l'ont dit au cours d'une brève intervention parlée, refuser la peur. Cette peur qui conduit au fatalisme ceux qui affirment que « c'est connu, les « Tuiles » sont dangereuses ! » et qui a

retenu combien de gais scandalisés par ce crime atroce de se joindre à la poignée de manifestants. Paradoxe bouleversant quand on sait que c'est précisément un geste de courage et de solidarité qui a coûté la vie à Philippe Martinot ! Au-delà de l'indignation et de la riposte symbolique, pourtant, ne doit-on pas se poser la question de la défense et de l'auto-défense des homosexuels sur ces lieux ? Deux tracts

suite page 3

Fig. 15
Gai Pied (N° 25),
Avril 1981

*

Au début de l'hiver, j'ai réalisé des interviews pour mieux comprendre l'expérience du cruising. Ce qui suit est la retranscription directe, parfois brute, du récit de deux hommes. Ils racontent la violence, mais ils décrivent aussi l'environnement fascinant et l'importance que ces lieux ont pris dans leurs vies.

Camilo Agudelo

21 novembre 2023, Genève

Quel est ton premier souvenir de cruising ?

Je m'appelle Camilo Agudelo, j'ai 41 ans. Je suis colombien, j'ai grandi en Colombie. J'ai commencé à faire le cruising très jeune, beaucoup trop. La première expérience qui me vient en tête... Mes deux parents sont photographes. Je vivais dans un petit village proche de Bogota, et ma mère faisait développer ses photos dans un labo à Bogota. C'était parfait pour moi je sortais de mon village, pour aller dans le centre-ville et je me promenais un peu en cherchant des choses, depuis très jeune. Et la première fois c'était dans une toilette publique, je savais qu'il se passait des choses, qui étaient juste à côté de l'endroit où ma mère faisait développer ses films. Ouais j'ai senti que quelque chose se passait dans la cabine d'à côté. Et donc ça m'a extrêmement excité. Donc je sors de la cabine et un mec sort avec son pantalon baissé. Et j'ai pas osé le toucher, j'ai pas osé je ne sais pas j'avais 12 ou 13 ans je pense. Je suis sorti en courant très excité, donc je suis allé me réfugier vers le lavabo, et j'ai eu une éjaculation. J'étais tellement gêné c'était très étrange. Et puis, oui c'était une expérience assez forte, j'avais l'impression de puer le sexe tout le temps. À partir de là, j'ai commencé à faire du cruising.

Est-ce que tu peux me dire ce qu'est pour toi le cruising ?

C'est la drague sans vraiment l'être, sans vouloir vraiment connaître la personne. Il y a pour moi plusieurs choses, la notion de liberté, le côté bestial.

On peut se transformer en une bête en quelque sorte, à la recherche, renifler, sentir, utiliser d'autres sens dont on n'a pas l'habitude.

Que ce soit dans des toilettes, des jardins, des parcs, des lieux publics. Il y a toujours l'utilisations des sensations de manière très différente. Je pense que c'est quelque chose de complètement irremplaçable, et je pense que le cruising ne va jamais arrêter d'exister. Parce qu'il y a une sorte d'excitation qui se passe, le fait d'imaginer, le fait de se savoir dans cet endroit c'est très sensoriel et très fort. Pour moi la force du cruising elle est là.

Tu peux me raconter une expérience dans un parc ?

Je peux t'en parler d'une, qui n'est pas forcément très positive. Mais je vais te parler de celle-là. C'était en 2016, j'étais à la Perle du lac ici à Genève, c'est un jardin de cruising le plus connu de la ville, je suis arrivé sur place et il y avait les silhouettes de deux personnes. Je me suis approché. Je me suis rendu compte très vite que c'était des très très jeunes. Je leur ai demandé leur âge, ils m'ont dit 18 ans. Je leur ai répondu je ne le crois pas. J'ai tourné mon dos pour partir. Là ils ont pris quelque chose très fort, je pense que c'était une bouteille, et ils m'ont tabassé. J'ai failli tomber par terre mais j'ai eu le réflexe, je sais pas pourquoi, de sauter. J'ai sorti en courant. À 50 mètres après, j'ai croisé deux personnes de vigilance privée qui surveillaient un bâtiment à côté. Ils m'ont vu en sang en fait, parce qu'ils m'avaient vraiment explosé la tête. Donc j'ai dit il y a deux mecs là qui viennent de m'agresser donc ils sont rentrés dans les buissons, et ils ont sorti les mecs. Et les mecs ont nié les faits. Donc j'appelle la police. La police est arrivée. Ils ont demandé carte d'identité, c'étaient des gamins qui avaient 15 ans en fait. La police a accusé plus moi qu'eux, comme si c'était moi qui avait fait la faute de me faire agresser en quelque sorte.

J'avais la tête explosée, la police m'a demandé *vous êtes en train de faire quoi monsieur ?*

À partir de là, pour moi ce qui était plus agressif que l'agression, c'était la réaction d'une quantité de protagonistes, une quantité de personnes. Qui sont placées pour aider, et pour aider la population lgbt, qui m'ont posé des questions tellement horribles. Je me suis senti dans une place de victime extrêmement énervante et dure.

Est-ce qu'il y a des choses qu'on pourrait changer, est-ce qu'on pourrait imaginer un lieu de drague safe ?

Pour moi honnêtement, la nature du lieu de drague comporte un certain danger qui participe à l'excitation du moment. Un lieu de drague safe va à contre-sens au cruising. Le fait de pouvoir se faire attraper ou d'être vu, ou même d'être tabassé, participe à l'excitation du moment. C'est pas du masochisme, on est bien d'accord. Pour moi, une application comme grindr, tout ça, ça va jamais remplacer un lieu de drague. Tout simplement parce qu'il n'y a pas cette connexion, cette communication qu'on doit créer face à l'autre, complètement différente de celles des mots.

Après, se faire agresser c'est un problème. Si la police est aussi là pour protéger, éviter des agressions,

tant mieux. Ça peut enlever le petit côté dangereux dans le bon et le mauvais sens. Donc c'est peut-être mieux, si ça évite des meurtres, évidemment c'est bien.

Quels sont les avantages d'être à l'extérieur ?

C'est le fait, le risque même, d'être vu, de savoir qu'on est dans un endroit public, c'est pas une question d'exhibitionnisme, car on ne fait rien devant quelqu'un qui est extérieur à ce cadre là.

Il y a quelque chose qui est près de la nature, de l'animal. On est plus attentif à certaines choses, on écoute les feuilles quand les gens marchent, le vent, la lune.

Est-ce que tu es retourné sur les lieux de ton agression ?

Oui. Ça m'a coûté des années, je suis retourné, mais un petit peu plus attentif qu'avant. Je m'approche moins facilement des gens, je lis les gestes plus attentivement. Je dois être sûr que la personne cherche vraiment de la drague avant d'avoir un contact avec la personne. Donc c'est comme une espèce de danse, entre des personnages qui ne se connaissent pas, entre des fantômes au milieu des arbres. Je ne le fais pas aussi souvent qu'avant, c'est très rare que je le fasse. Mais je garde cette sensation, j'ai l'impression que tous les sens deviennent plus forts. Après quelques minutes, la vue s'habitue à l'obscurité, les petits bruits.

Est-ce que tu as un beau souvenir de cruising ?

Je pense que j'en ai beaucoup. Peut-être un en Colombie, j'ai connu un mec en marchant en centre-ville. On s'est croisé, on s'est regardé, moi je me suis arrêté. On a fini par aller dans la montagne. Avoir du sexe et piner dans la montagne. Et je suis tombé un peu amoureux de ce mec après. Il est photographe aussi. Je garde un bon souvenir de ce moment-là. J'ai beaucoup de bons souvenirs par rapport à ça, c'est les raisons pour lesquelles je continue à y aller. Pour moi c'était nécessaire, c'était un échappatoire en plus, parce que je viens d'une famille très religieuse en fait. Très. Très très religieuse, très conservatrice, à l'extrême total. D'une pudeur absolue. Voir ma mère en t-shirt c'était obscène. À ce point là. Au moment où j'ai découvert ça, avec ce vieux... il avait mon âge... j'ai su que quelque chose allait se passer. Ça m'a un peu ouvert le monde, une sorte de liberté que je n'avais pas. Le fait de pouvoir sortir, c'était génial, je pouvais faire du cruising tout le temps, me libérer de cet univers enfermé de la maison. J'ai fait mon coming-out à 16 ans, mais c'était un

peu trash. Je suis homosexuel, j'ai dit à ma mère plus jamais je mets un pied dans une église. Plus jamais. J'ai grandi dans une famille de témoins de Jehovah en fait. Et pour moi le cruising c'était un peu le diable. Je me souviens qu'à cette époque, ou j'étais extrêmement torturé, je sentais que j'étais comme une âme condamnée. Ensuite je me suis dit, plus jamais cette religion. À la maison c'était le drame. Je me sentais moi en fait, c'était mon univers, mon jardin privé, c'était important. Je me rends compte à quel point j'ai grandi avec le cruising, à quel point ça a été capital pour mon identité en tant que personne et même maintenant.

J'ai grandi dans les lieux de drague.

C'est pas que du sexe, c'est aussi de l'attente, parfois tu attends 3 heures et il n'y a personne. Donc pendant ces trois heures tu es en train de réfléchir. Il y a beaucoup de choses qui se passent là-bas. Dans mon cas, je pouvais me permettre de penser à des choses que je ne pouvais pas penser à d'autres endroits. Ça m'amenait tout simplement d'autres idées, il y a pas mal de projets que j'imaginai dans le cruising. Des projets photos.

Tu arrives et tu fais quoi ?

T'arrives, tu marches, et tu regardes un peu qui est là. Tu regardes un peu les silhouettes. Et tu te demandes qui est qui ? Il y a un moment de séduction, alors tu séduis, il faut essayer de lire ce que cherche l'autre personne. Le jour où je me suis fait agresser, j'ai pas bien lu les gestes. Ces mecs n'avaient pas les gestes de personnes qui cherchent le sexe. Donc je pense qu'il y a toute une codification très différente à celle qu'on a lorsqu'on marche dans la rue. Ce sont des micro-mouvements.

À quelles heures ?

Juste à la tombée de la nuit, et à 3-4 heures du matin. Il y a une première vague de personnes qui arrivent au coucher du soleil, et ensuite il y a d'autres types de personnes qui viennent plus bourrées probablement, qui sortent des boîtes et qui finissent dans les lieux de drague.

Mon ressenti c'est qu'après le covid, il y a plus de personnes jeunes qui viennent qu'avant.

Est-ce que tu veux dire encore quelque chose ?

Pour moi le cruising, ça reste quelque chose qui n'est pas que le sexe, une quantité d'éléments fascinants, toute cette codification qui doit se créer pour comprendre qu'est-ce que veut l'autre personne. C'est bien complexe et profond. Et j'aime bien comme il faut changer ces codes, jouer avec ces codes différents de la vie du quotidien. Les regards, les non regards, les silences, bruits, les petites approches. Tout ça, tu les sens beaucoup plus fort. À Bogota, il y avait un endroit extrêmement dangereux, il y avait des morts, mais j'y allais quand même. Et c'est pour ça que je suis attentif aux petits gestes, à cause de ça. Je voyais que si la personne en face de moi qui essayait de me draguer, entre guillemets, ne cherchait pas de la drague en fait. Probablement il allait me voler ou il allait m'agresser.

Est-ce qu'un jour le cruising va devenir une pratique acceptée et intégrée à la société?

Je crois que pour ça il faut arriver à une société tellement évoluée que probablement on y arrivera jamais. En même temps je me dis que le côté magique, important de ce type d'espace, c'est aussi le côté de l'interdiction, le tabou. Ça participe aussi, ces éléments qui font l'endroit excitant. Donc oui

c'est mieux si la société l'accepte, mais ça enlève une couche de magie aussi.

Joël Harder

30 novembre 2023, Genève

Quel est ton premier souvenir de cruising ?

Je m'appelle Joël Harder, j'ai 27 ans. Mon premier souvenir de cruising, c'est un lieu tout proche de la maison dans laquelle j'ai grandi. Je me souviens avoir observé des personnes, des hommes, de l'autre côté de la rivière où moi je me baignais. Et je m'étais questionné, qu'est-ce qu'ils font là, parce que c'était à toute heure de la journée et de la nuit qu'il y avait des gens. Et donc ma première interrogation était vers l'âge de 13 ans. Je me disais bon, ils font quoi la nuit, c'est spot de deal, c'est quoi cet endroit un peu particulier, c'est vraiment au milieu de la forêt, il y a aucune raison pour qu'il y ait des gens. Et donc c'est la première confrontation qui m'a été confirmée ensuite par internet. Et je suis tombé sur le fait

que, en fait, cette adresse postale qui est indiquée ici c'est juste en face de chez moi, et les petites photos de la route qui mène dans cette partie de ce bois et donc j'avais googlé aussi qu'est ce que c'est un lieu de drague. C'était mon premier souvenir avec ça, c'était vraiment l'apprentissage de ce que c'est, et qu'il y en a vraiment juste à côté. Oui. C'était en Ardèche à St-Privas.

Pour toi qu'est-ce que c'est en fait, le cruising ?

Ma définition a évolué dans le temps, elle est toujours assez souple. Je pense que cette première définition que j'ai du trouver sur internet était assez vague, quelque chose d'assez consensuel. Et ensuite, j'ai du combiner ça avec ce que je trouvais sur les sites qui référençaient ces lieux, que je voyais dans les commentaires, ok, lieu de drague à tel endroit, je savais toujours pas ce que ça voulait dire, et puis attention, passage de la police, ou endroit totalement mort, ou alors, et c'est là que j'ai compris, où les gens partageaient les dernières trouvailles qu'ils trouvaient sur ces lieux, je me suis tapé telle personne, c'était trop bien, un fantasme devenu réalité, et c'est là que j'ai compris, ok, c'est des lieux où il y a du sexe déjà. Et ça a l'air d'être avec des inconnus, il y avait des commentaires assez exotiques, à la limite du racisme, je me suis tapé un arabe, assez... bon donc là j'ai compris qu'ils ne se connaissent pas, visiblement c'est un peu open bar au fantasme, et c'est en lien avec du sexe très clairement. Et aussi le fait de n'avoir jamais fréquenté ces lieux jusqu'à mes 21 ans je pense,

j'avais construit une vision assez fantasmée, onirique, assez plaisante, un peu naïve, romantique en fait du sexe dans la nature,

du consensus entre inconnus, de la rencontre, des étreintes entre inconnus, je trouvais ça super beau, au niveau humain et avec la connexion avec la nature. Ensuite ça a évolué avec le fait de réaliser un projet artistique de recherche sur ce lieu, où je me suis rendu compte que une fois en étant les pieds là-bas c'était pas du tout aussi romantique, que c'était trivial, qu'il y avait une certaine violence dans les rapports, pas forcément dominant mais violent, pas très sensible. Et c'est pas très sensuel et c'est pas ce que je recherche dans le cas du sexe pour moi. Et en même temps ça a évolué, en faisant ce projet j'ai appris à ne pas juger. À plein de niveaux il peut y avoir des jugements de valeurs, d'hygiène, de ce que peut être un fantasme pour quelqu'un, en fait on a pas le droit.

Il y aurait une différence entre drague et cruising?

Étonnement, le cruising est un mot mieux compris en France ou en Suisse, si je dis lieu de drague, il y a souvent une confusion avec drag-queen, drag-king, donc j'utilise plutôt le mot cruising au final. Cruising ça engage plus l'acte, la volonté de la personne qui agit, de façon consciente, et je trouve ça assez juste en fait cruising dans le sens où il y a un côté où on erre, je pense toujours à une croisière, il y a un côté à la fois on se pavane, mais aussi on erre dans un lieu, parfois assez longtemps et parfois on observe, on ne fait rien, on s'ennuie. C'est un état méditatif assez particulier, à la fois dans l'éveil, à la fois dans l'attente. Et c'est pour ça que le mot cruising est assez juste. La drague, on m'a dit une fois que c'était draguer, dans le français c'est ce filet de pêche, c'est d'attraper les poissons, de les ramener. Il y a de ça, d'attirer, amener quelqu'un dans ses filets, ses mail-
lons.

Une des choses que j'aime sur les lieux de drague, c'est la solitude aussi, me retrouver seul dans la nature. Proche d'une plage naturiste par exemple, où il y a, dans les bosquets aux alentours, où il y a des zones avec une certaine permissivité, et donc moi m'isoler, me trouver un nid quelque part, entre les buissons et être là dedans et m'exciter moi tout seul, j'aime bien ça aussi. J'aime bien parce que j'ai les oiseaux très fort, le soleil, la texture de l'herbe, et le fait qu'il y a des personnes autour qui potentiellement regardent, que ça excite aussi, ça j'aime bien par exemple. Mais ça c'est un plaisir plus solitaire.

Pourquoi tu avais envie de collecter des objets trouvés sur les lieux de drague ?

J'ai commencé à en collecter pour ma pratique artistique. J'ai commencé à aller sur les lieux, commencé à apprendre à connaître le terrain. Je me dissimule, je me cache, j'observe, je construis de façon empirique ma connaissance avec des faits. Pas avec des préjugés ou de choses lues... mais il y avait des fois où il y avait personne. Bon, donc j'allais sur place, je regardais, bon ils laissent des capotes, plein de lingettes désinfectantes, des mégots de clopes, des trucs qui restent et je me suis dit bon, ça a l'air d'être trop clair, réalisé comme une intention, c'est pas par hasard, je me suis dit que c'est pas juste parce qu'ils ont oublié de l'emmener ou c'est tombé par terre. Je me suis dit bon, donc c'est une trace qui est volontairement laissée, c'est un marquage de territoire. Ok, donc j'ai commencé à ramasser. En même temps je me suis dit, si j'essaie de garder cette vision un peu holistique du lieu de drague, du moins dans un contexte de forêt, de milieu naturel, il y a pas que la trace humaine. Il y a les choses que les humains laissent, des fois il y a aussi des vêtements qu'ils

laissent, des déchets. Mais il y a aussi les traces animales, les traces végétales, j'ai commencé à répertorier aussi les différents végétaux qu'il y a sur place, des plumes des oiseaux. Le but c'était d'avoir des preuves vivantes de tout ce qui se passe dans cet endroit. Comme des preuves d'un écosystème existant. J'ai l'impression que tout le monde, autant les dragueurs, que les animaux comme les dealers, allaient pisser contre un arbre comme pour marquer leur territoire. Et exercer une autorité. Ils laissent leur déchets de clopes, leurs déchets de macdo, les oiseaux laissent tomber leurs plumes, des défécations de renards, tout le monde laisse sa trace. J'aimais bien le prendre au sens un peu naturel, comme quand on va pisser. Je voulais pas le prendre sous l'angle écologique, c'est pas compostable, c'était trop attendu, c'était pas ça le message. Parce qu'il y avait vraiment un message, oui.

Qu'est-ce qu'elles disent, ces traces ?

Les traces de la drague, c'est des sentiers, c'est des usures sur les troncs d'arbre, c'est des objets liés au sexe, capotes, lingettes. Pour moi elles sont laissées volontairement, car pour moi ça témoigne de la volonté de s'approprier un territoire.

D'exercer leur pouvoir, d'avoir l'autorité sur un endroit en laissant leurs traces. En creusant leur chemin. Pour moi, ça témoigne d'un besoin qu'il existe un espace qui justement ne semble pas exister.

Donc c'est plus par besoin que cette drague se manifeste, à cet endroit, parce que c'est propice à l'abri des regards, que c'est vraiment caché. C'est comme si le lieu a besoin d'exister, pour moi il est nécessaire, c'est comme leur façon de signaler ok, tu pénètres à cet endroit, ok c'est pas une forêt où on va se balader forcément. Pour marquer le début ou aussi la fin d'une activité hyper importante pour ce lieu. Une façon de prendre place. De faire la réclame de cet endroit. Il y a un côté, pas comme un cri, c'est trop dramatique, mais c'est un besoin important.

C'est un besoin qui existe depuis toujours, relié à l'hygiène, au besoin sexuel. Oui, on peut pas l'ignorer.

Est-ce que tu penses que ces lieux vont disparaître ?

Pour moi c'était en voie de disparition. Par les applications, par le fait que ma génération ne fréquente pas ces endroits, en comparaison avec ce que ces lieux représentent pour des générations antérieures. Donc j'avais l'impression que c'était voué à doucement s'éteindre. Dans les lieux que je fréquente, il y a autant de personnes qui se cachent, qui veulent être anonymes et en même temps d'autres pas du tout. J'ai découvert un côté c'est un trip, excitant. Et là je me suis dit ok, ça reste tout à fait actuel, parce qu'en fait oui avec la pandémie il y a plus de fréquentation. Et il y a des jeunes que je comprends totalement, leur intérêt pour un lieu de drague. Et moi je les fréquente maintenant. Et je suis pas le seul de mon âge à penser ça. Donc non, ils sont pas en voie d'extinction. Pour moi c'est vraiment répondre à une question vraiment actuelle, contemporaine, des comportements un peu animaux qu'on pourrait avoir. Un besoin d'exprimer ça. De

communiquer sans forcément se parler, laisser une plus grande place à l'instinct. Sentir les autres, pour moi c'est des questions qui ont besoin d'être pris en compte dans la façon d'aménager les villes, dans l'éducation, de laisser une place à notre animalité,

elle est individuelle, différente pour chacun et chacune. Et ça c'est pas du tout, du tout pris en compte. Et en voyant ce film là récemment, *Le règne animal*, là je me suis dit oui en fait c'est une question fantastique, on peut se transformer en animaux. En fait oui, c'est beaucoup plus profond de ce que je pensais. Et le lieu de drague permet de répondre à ça, en partie. En même temps j'aime que ce soit l'interdit. Le côté caché, on ne sait pas trop sur quoi on va tomber, ça fait partie de l'excitation. Donc si un endroit devient institutionnalisé, dans le sens dédié à ça, je sais pas si l'excitation va être autant là au rendez-vous.

Est-ce que tu pourrais me partager un beau ou bon souvenir de cruising, que tu aimes bien ?

Il y en a un qui me vient en tête. C'est vraiment du Joël, c'est vraiment romantisé, utopique, c'est ce que j'aime bien là-dedans. C'est un soir de douce chasse avec quelqu'un, je prenais le temps de le trouver. Il y avait des ombres, on voyait un peu, il y avait peu de lumière, un lampadaire un peu plus loin. C'était vraiment par ombre, en négatif, je voyais une ombre

se déplacer, le feu de la cigarette qu'on voit.

Je me sentais en sécurité, je savais qu'il était là pour la même chose, pour la rencontre.

Et il y avait en même temps d'autres bruits dans la forêt qui n'étaient pas humains. On sentait que c'était un animal, qui bougeait en fonction de la façon que cette autre personne bougeait aussi. Ensuite on a vu que c'était un sanglier, une mère sanglier avec ses petits, ses marcassins. Avec trois quatre petits marcassins microscopiques. Et ça aurait pu être un truc un peu chaud, parce que voilà si c'est des petits, les mères peuvent être vraiment sur la défensive, effrayée, dans l'offensive. Et on s'est dit, on va être cool, elle sait très bien qu'on est là, elle essaye visiblement d'aller quelque part, elle essaye de s'en aller, de fuir, enfin, pas là pour nous offenser. C'était assez magique, d'être à cette période où les fleurs de pruniers sauvages, les fleurs sauvages de murier fleurissaient donc il y avait une belle odeur au milieu de cette tombée de nuit. Et la présence de cet animal très directe, vraiment là, donc il y avait ce côté sauvage et en même temps on fait avec, c'est un trio, on avance ensemble, on avance en fonction des trois, mais c'était pas menaçant.

C'est rare cette sensation qu'il y a de place pour tout le monde,

j'aime beaucoup. C'était beau et drôle. Ensuite, c'était assez court le temps de sanglier, 2-3 minutes, j'ai continué la chasse avec cette personne, moi j'aime faire durer la chose, ritualiser un peu la chose, on se tourne autour, avec cette personne on rentre dans un nouveau lieu, on devine les échanges de regards. Pour moi c'est important de faire durer un peu, pour faire monter l'érotisme de la situation et aussi prendre soin de ce moment. Pas comme un plan grindr très réglo, on baise et on part. Je trouve les rapports sexuels assez binaires parfois, il y a pas tant de possibilités, pas comme dans un lit, ici le sol fait un peu mal, c'est plus l'excitation dans la montée. Il faut profiter de ce moment-là. C'est pas dans les positions folles. Bon heureusement, il y a pas eu d'attaques de sanglier. J'en ai encore des frissons.

Comment lis-tu les gestes ?

C'est vraiment dans la langage du corps, il y a parfois des indices, la personne fait comme si elle regarde le sol, fait comme si elle était pas là, donc tu sens quand elle est distante, pas à l'aise. Parfois c'est pour mater, dans une position de voyeur qu'on peut accorder ou refuser. C'est aussi dans la rapidité de sa marche, la façon dont elle bouge les épaules ou son

coude, tu te dis ok elle est peu dans un côté plus faste, un sexe plus énergique, dans un truc plus direct peut-être. Des fois on voit le regard, dans l'insistance du regard tu peux lire. Ensuite si ça vient par rapport à la position, s'il y a pénétration, tu te fies aussi au toucher, si la personne vibre, par sa respiration, comment elle réagit quand tu la touches. Oui, dans la rapidité, si elle est directe ou si elle fait beaucoup de détours pour arriver jusqu'à toi. Si elle hésite, ok, elle va d'abord voir si tu lui plais, si elle cherche pas le même critère de beauté esthétique, physique, si c'est juste un échange humain, tu vois un peu l'hésitation. Mais des fois, quand c'est en journée, ça me plaît un peu moins. On voit beaucoup, on voit tout de suite. Si je vais par exemple à la plage de la petite Amérique à Yverdon, c'est super beau, c'est super chouette. Mais vers 14h, tout le monde est dans les bois, il y a une espèce de horde de gens qui marchent vite. Parce qu'on est mal à l'aise. En fait plein de gens sont mal à l'aise là-dedans. Et donc même si moi je suis mal à l'aise je me dis ok il faut casser le truc, il faut qu'une personne ait confiance, qui aille un peu plus doucement, qui ose observer, qui ose mater, qui ose insister dans le regard parce qu'en fait si on est mal à l'aise on a du mal à érotiser, à être pleinement soi-même, et profiter du truc. Parfois il faut un peu contrecarrer, performer la confiance. Quand c'est trop rapide, tout le monde se cherche et en même temps personne ose, et juste on se côtoie, on se fait des petits sourires, presque un peu gênés parce qu'on ose pas, alors qu'on adorerait.

Parfois la journée casse un peu, c'est un peu comme si elle était un peu antidémocratique je trouve. Des fois ça crée la différence. J'aime bien la pénombre.

Je drague pas trop de jour. Non.

Tu aimerais dire encore quelque chose ?

Je pense qu'il y a une nécessité qui va de soi pour les lieux de drague.

Ça existe et ça doit mieux exister.

Mais il y a la question, je sais pas comment la placer là-dedans, mais il y a la question de la possible présence des femmes. C'est assez minoritaire la présence des femmes, pour plusieurs raisons, mais aussi de celle du sentiment de sécurité. Donc il y a quelque chose qu'il faudra prendre en compte. Commencer ce chantier gigantesque pour qu'elles aient la possibilité, si elles le souhaitent. Un sentiment de sécurité, il faut que ça se passe bien, autant pour les hommes que pour les femmes. C'est pas gagné forcément.

Il faut des lieux dédiés, arrêter la peur du sexe, une sexualité un peu plus débridée. Plus de possibilités ça ferait du bien, d'avoir cette possibilité.

*

Camilo et Joël ont pris parti. Ils sont allés dans une montagne proche de Bogota, dans les toilettes publiques d'un centre commercial, dans une forêt du sud de l'Ardèche ou dans un parc au bord du lac Léman. Ils sont allés dans ces lieux, ils ont engagé leurs corps pour y vivre leur désir, que ce soit contre la religion, contre la violence ou par nécessité. Leurs témoignages expriment la profonde et sensible connaissance de ces lieux: on est attentif à certains sons, à une lumière, aux micro-mouvements, on ne parle pas. On cohabite avec d'autres espèces vivantes, comme dans la scène du sanglier racontée par Joël. Le caractère bestial revient de façon récurrente, le moment où l'on ne sait pas si quelque chose va arriver. On écoute et on se laisse surprendre.

Même si Camilo et Joël ne mentionnent pas le jardin des Tuileries, leurs descriptions spatiales évoquent le caractère universel du lieu de cruising, comme étant un jardin dans lequel on peut établir une conscience avec notre environnement. On pense au jardin de Gilles Clément, un lieu où l'on se débarrasse de savoirs encombrants, de vêtements inutiles, où l'on devient désarmés. Il déclare : « La présence du jardin suppose l'esprit nu et le corps exposé. Il est alors possible de risquer le rêve ». Il s'agirait alors d'un lieu à l'intérieur duquel il n'y a plus de règles, d'interdits : un lieu au projet incroyable de « nous livrer les clefs du vivant »²⁷.

Leur caractère utopique en font des lieux puissants d'imaginaire, mais la réalité est plus triviale : si ces lieux sont des jardins, ce sont des jardins violents, des espaces de compromis, constamment détournés. Même si la présence du risque fait partie de leur nature, « ça existe et ça *doit mieux* exister ».

27 Gilles Clément, *Jardins, paysage et génie naturel* (Paris: Collège de France/Fayard, 2012), 26-27

Conclusion

À travers ce travail, j’observe le lieu de cruising pour le confronter à l’Histoire, le confronter à des concepts d’architecture, le contextualiser et l’inclure à des récits de vie. En effet, mon intention est de rendre cette pratique inclusive dans l’espace public et de relever son potentiel dans la ville. C’est premièrement un lieu de sociabilité, nécessaire pour une communauté de personnes, mais c’est aussi un lieu d’invention où il y a d’autres règles, où se crée un nouveau langage en relation avec son environnement.

Après avoir identifié les différents concepts et les relations entre le jardin et le lieu de cruising, on peut tenter de qualifier ce lieu : un jardin *décor* – le labyrinthe qui imite la forêt (troisième nature) ; un jardin *mobile* – un lieu nomade, qui doit passer continuellement d’un espace-temps à un autre (chronotopes) ; un jardin *imaginaire* – un lieu où l’on peut risquer le rêve (Clément) ; un jardin *animal*, un lieu chargé en désir, où l’on développe nos sens (Camilo et Joël) ; un jardin *violent* – un lieu hanté par la haine (Eribon). Ou alors, on peut dire simplement que c’est un jardin.

Le jardin des Tuileries est un cas d’étude de choix, par l’entrelacement des couches de son histoire, les réécritures et réinterprétations des personnes qui le vivent. Ce lieu n’a pas une seule vérité, une seule *image*, mais une multitude de significations. Par exemple, si un jeune parisien perçoit le lieu de cruising des Tuileries comme un lieu dangereux, peut-être que pour une personne homosexuelle vivant en province, c’est un lieu de pèlerinage, pour lequel il faut parcourir 300 km de nuit pour vivre son désir. Mais ce qui est commun est la densité du Jardin des Tuileries, sa charge historique et sociale qui perdure dans le temps. Depuis le XVI^{ème} siècle, sa fréquentation par une minorité est toujours présente. C’est la continuité socio-historique d’un espace spécifique, caractérisé par son détournement.²⁸

Le film souhaite précisément nous défaire de l’image attendue, figée du jardin des Tuileries. C’est aussi le moyen d’observer le lieu, de parler avec les différents protagonistes et de rendre la spatialité du lieu palpable. Cet outil a été précieux pour l’écriture de cet essai, ainsi que pour le dessin de la carte.

Hunt résume l’importance du jardin dans nos vies futures : « Les jardins ne peuvent

27 Bruno Proth, *Lieux de drague* (Toulouse: Octarès Éditions, 2002), 182-183

donc être ni des fossiles, archéologiquement exhumés et reconstitués ni des fantaisies post-modernes, des bricolages d'effets et d'idées jardinistes. Les plus réussis d'entre eux s'adressent à de nouvelles mythologies et les rendent possibles; ce sont des poésies spatiales qui redisent les préoccupations profondes, complexes, et peut-être même difficiles de ceux qui les utilisent[...]».²⁹

Le projet de Jacques Wirtz de 1995, qu'il soit conservateur ou post-moderne, ne semble pas répondre au jardin contemporain. Si l'on devait résumer, son projet consiste à appliquer les dessins classiques sur une immense dalle imperméable, afin de la camoufler. Ce jardin existe dans une violente négociation avec l'espace bâti. Paradoxalement, les cruizers se sont approprié ce jardin pour sa qualité de jardin *décor*, mais il reste un lieu où demeure une violence sociale, manifestement non résolue. Nous pourrions alors établir une relation entre ces violences, nées de l'ignorance de l'autre, de l'ignorance de son environnement.

Le jardin doit alors mieux exister. Il est un lieu essentiel de projet au sein de la ville, car il est le laboratoire de nouvelles coexistences entre espèces vivantes (humaines et non-humaines). Son pouvoir projectuel doit être vu et apprécié par la société. Pour le moment, on commence par le nommer : pourquoi pas jardin du plaisir ?

29 John Dixon Hunt, "Réinventer les jardins", *Le Jardin des Tuileries*, Bernard Lassus (Paris : Coracle Press, 1991), 53

Bibliographie

- Alonzo, Éric. *L'Architecture de la voie*. Marseille: Éditions Parenthèses, 2018.
- Aureli, Pier Vittorio. Giudici, Maria Shéhérazade. "Gardens: a Concise History". *Accatone - Magazine of Architecture* 6, 2019.
- Bonfiglioli, Sandra. "Ville et temporalités urbaines" *Urbanisme*, n°304, 1999.
- Brunon, Hervé. *Le jardin comme labyrinthe du monde*. Paris: Louvre/Pups, 2008.
- Clément, Gilles. *Jardins, paysage et génie naturel*. Paris: Collège de France/Fayard, 2012.
- Clément, Gilles. "Jardinier et écrivain - le beau dans les jardins", *Où est le beau*, 9 avril 2020.
- Encyclopaedia Universalis. *L'art des Jardins*. Paris: Encyclopaedia Universalis France, 1968.
- Eribon, Didier. *Retour à Reims*. Paris: Flammarion, 2010.
- Eribon, Didier. *Réflexions sur la question gay*. Paris: Flammarion, 2012.
- Foucault, Michel. *Le Corps utopique, Les Hétérotopies*. Paris: Lignes, 2009.
- Hermann, Kern. *Through the Labyrinth : Designs and Meanings over 5000 Years*. Munich; New York: Prestel, 2000.
- Hillairet, Jacques. *Le palais royal et impérial des Tuileries*. Paris: Éditions de minuit, 1965.
- Hocquenghem, Guy. *Le désir homosexuel*. Paris: Fayard, 2000.
- Hunt, John Dixon. *L'art du jardin & son histoire*. Paris: Éditions Odile Jacob, 1996.
- Hunt, John Dixon. "Réinventer les jardins" *Le Jardin des Tuileries, Bernard Lassus*. Paris : Coracle Press, 1991.
- Poète, Marcel. *Au jardin des Tuileries*. Paris: Auguste Picard, 1924.
- Proust, Marcel. *Sodome et Gomorrhe*. Paris: Gallimard, 1988.
- Proth, Bruno. *Lieux de drague*. Toulouse: Octarès Éditions, 2002.
- Redoutey, Emmanuel. "Drague et cruising". *EchoGéo*, 11 avril 2008. <https://doi.org/10.4000/echo-geo.3663>.
- Synowiecki, Jan. *Paris en ses jardins*. Ceyzérieu: Champ Vallon, 2021.

Iconographie

1. Kohei Yoshiyuki, *Untitled (Plate 15)*, Tokyo, 1973
2. Federico Reichel, *Jardin du plaisir*, Capture du film, 01'19'', 2023
3. Leonard Knyff, *Détail d'une gravure de Johannes Kip d'après dans le Nouveau Théâtre de la Grande-Bretagne*, 1715-1717
4. Israël Sylvestre, *Le Jardin des tuileries*, Détail d'une gravure de, ca 1660
5. André Le Nôtre, *Plan des Tuileries*, 1664, tiré de *L'Architecture françoise*, J.-F. Blondel, 1756 (le plan est publié à 90° dans le sens horaire)
6. J. Delagivire, *Neuvième plan de Paris. Ses accroissements sous le règne de Louis XV, l'étendue de la ville et des faubourgs*, 1733
7. Détail d'une peinture murale provenant d'une tombe de Thèbes. Art égyptien de la XVIII^e dynastie. British Museum, Londres
8. Jacques Androuet du Cerceau, *Plan des Tuileries* (détail), 1579, gravure tirés des *Plus Excellents Bastiments de France*, Gilles Beys, Vol. 2 1576-1579
9. Sebastiano Serlio, *Modèles de labyrinthes*, 1537, gravure tirée de *Tuttel'opere d'architettura, et prospetive*, Venis, Giacomo de' Franceschi, 1619
10. School of Tintoretto, Jacopo Robusti, *Labyrinth of love*, Venise, 1518-1594
11. Andriaen van de Venne?, *Signpost to marriage from labyrinthe of coquetry*, Delft 1589 - The Hague 1662
12. *Bosquets et labyrinthes de part et d'autre de l'Arc du Carrousel*, photographie aérienne, Géoportail France, 2021
13. *Quatre moments de la partie ouverte du Jardin des Tuileries*, photographie aérienne, Géoportail France, 1970
14. Kohei Yoshiyuki, *Untitled (Plate 47)*, Tokyo, 1979
15. Extrait *Gai Pied* (N° 25), Avril 1981

Filmographie



Claire Simon, *Le bois dont les rêves sont faits*, 2012



Alain Guiraudie, *L'inconnu du lac*, 2013



Sally Potter, *Orlando*, 1993



Peter Greenaway, *The draughtsman's contract*, 1982



Lionel Soukatz, *Le sexe des anges*, 1977

